



# 442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 107

RIP  
SCHULTZ  
Lou WHITNEY

Ces deux là ne se connaissaient probablement pas, mais, en moins d'un mois, ils viennent tous deux de passer de l'autre côté du miroir. Et, dans les deux cas, ils laissent, chacun à leur manière, un vide dans mes souvenirs personnels. Schultz, tout le monde l'a dit et répété sur la Toile depuis le 12 septembre, date de son décès, à 53 ans, d'une embolie pulmonaire, c'est l'ineffable chanteur-guitariste de Parabellum. Le groupe ayant fêté ses 30 ans cette année. Parabellum et son punk'n'roll bourru. Parabellum et ses riffs incendiaires. Parabellum et ses refrains fédérateurs. Mais Schultz, ce n'était pas que Parabellum. C'était aussi la foire à la déconnade avec los Carayos. C'était aussi l'hommage à ses racines rock'n'roll avec la Clinik Du Docteur Schultz. C'étaient aussi les éphémère Tontons Flingueurs. Et, plus près de nous, c'était aussi le grand frère du Bal Des Enragés. Schultz, ces derniers temps, c'était le Père Noël en perfecto. Montreuil ne sera plus pareil sans Schultz. Quant à Lou Whitney, décédé le 6 octobre, à 71 ans, d'un cancer, à son domicile de Springfield, Missouri, la première fois que j'ai entendu parler de lui, c'était au début des années 80, avec les Skeletons et les Morells, deux de ses premiers groupes, tendance garage. Par la suite, il devient producteur en construisant son studio d'enregistrement. Passeront ainsi entre ses mains expertes Eric Ambel, Dave Alvin, Jonathan Richman, Exene Cervenka, Ozark Mountain Daredevils, ainsi qu'une bonne partie de la scène rock locale, dont mon vieil ami Joey Skidmore. Par l'intermédiaire de qui j'ai fini par le rencontrer, dans son antre, the Studio, à l'occasion de la production d'une paire de disques de Joey. Un personnage attachant, et qui avait, évidemment, des tonnes d'histoires à raconter. Ainsi va la vie...

LEO 442

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<http://www.la442rue.com>**

Merci et salut :  
Les LEZARDS MENAGERS  
K-PUN  
PRESIDENT DOPPELGANGER  
DENIS (B-Soul)  
BETTY & VINCENT (Mass Prod)  
STEFAN (No Balls Records)  
FLOW (Zoop Zine)  
MR BEAT-MAN (Voodoo Rhythm Records)  
MARINA  
Joey SKIDMORE  
FRANCIS (Foo-Manchu)  
Marc VILLARD  
NESSIE

**Mercredi 8 octobre 2014 ; 18:47:46**  
**(Jurassic time)**

ααααα

### E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

### ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

**NOT SCIENTISTS : Leave stickers on our graves (CD, Delete Your Favorite Records/Guerilla Asso/Shield Recordings)**

Vous prenez des petits morceaux d'Uncommonmenfrommars (Ed et Jim) ou de No Guts No Glory (Basile, le batteur, qui officie aussi au sein d'Annita Babyface and the Tasty Ponys), vous touillez tranquillement, en goûtant de temps en temps pour ajuster l'assaisonnement, vous laissez reposer quelques mois dans une salle de répétitions, puis un studio (bien veiller à ne pas brouiller les étapes), et vous obtenez un petit cocktail de pop-punk mélodique plutôt efficace et goûté, Not Scientists. En revanche, si vous vous retrouvez avec du bal-musette, y a eu gourance quelque part, vous pouvez recommencer tout le processus. Not Scientists nous servent déjà leur deuxième rasade de power-punk malin avec ces 3 titres qui font suite à un premier EP (6 plages) paru en début d'année. On ne peut pas dire qu'ils aient pris un départ pépère, au contraire. Ils se la joueraient plutôt grand prix de formule 1, turbo enclenché et embrayage sous tension. Vu l'expérience de la bande (il n'y a que Thibaud, le bassiste, qui fasse ses premiers pas derrière son instrument), les compos, ça doit se pondre en rafale au saut du lit, ce qui explique la prolifération discographique déjà affichée.

**The SLOW SLUSHY BOYS : Paint it green (SP, B-Soul)**

**The SLOW SLUSHY BOYS : Chingford train (EP, Catapulte Records/B-Soul)**

Depuis plusieurs années, les Slow Slushy Boys explorent 2 univers musicaux (relativement) distincts, le reggae et le rhythm'n'blues, ces 2 disques sont le reflet de cette diversité. "Paint it green", face A du 45t B-Soul, est un reggae qui n'est pas sans rappeler le Bob Marley des grandes heures, un reggae enlevé et surtout, comme d'habitude avec les Slow Slushy Boys, fortement cuivré. "Mobile blues", la face B, est un rhythm'n'blues nonchalamment funky, avec wah-wah prégnante et solo de guitare vintage. Du côté du EP, en format 25 cm, le groupe affiche clairement son affiliation au groove funky de quelques grandes villes américaines. "Chingford train" repose sur les nappes d'orgue de Graham Mushnik, ce qui est normal puisqu'il est l'auteur du morceau. Un "Chingford train" qui doit beaucoup à l'influence d'un Isaac Hayes, au rhythm'n'blues de Memphis et au son Stax. "Groove on up" possède des relents plus urbains, new-yorkais, entre acid-jazz et rhythm'n'blues dilettante. Tout comme "Move your hand 2014", une reprise de l'organiste new-yorkais Lonnie Smith, spécialiste d'une soul jazzy que les Slow Slushy Boys rendent ici à la perfection. 2 disques traversés par une musique d'un autre âge, nettement millésimée 60's/70's, mais que les Slow Slushy Boys, du fin fond de leur Savoie natale, s'approprient avec le savoir-faire de leurs nombreuses années d'expérience.

**THIS SYSTEM KILLS : Daily dose of hype (EP, Mass Productions/FFC Productions/Blind Destruction Records/All Systems Go Records)**

Nouvelle livraison, sous forme d'un joli EP en vinyl blanc, du groupe hardcore gallois This System Kills. Une bonne bourrade comme on les aime, directe dans ta face sans sommation, avec les mêmes questionnements existentiels, politiques et sociétaux (la mode punk aseptisée et conceptualisée, la mal bouffe, la télé-poubelle, la pauvreté banalisée à coups de statistiques). N'ont pas choisi leur nom par hasard, ce système pue et tue, ça ne fait jamais de mal de le rappeler. En prime, un code de téléchargement qui vous permettra de vous embourber 2 titres bonus, en plus des 4 du EP, évidemment. Savent soigner leurs fans les bougres, et une bonne façon de concilier supports physique et numérique.

---

**La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll**

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



**The BRANLARIANS : The 1st and maybe the only ! (CD, Red Head Man Production Et Distribution/Mass Prod/Casual Records/Maloka)**

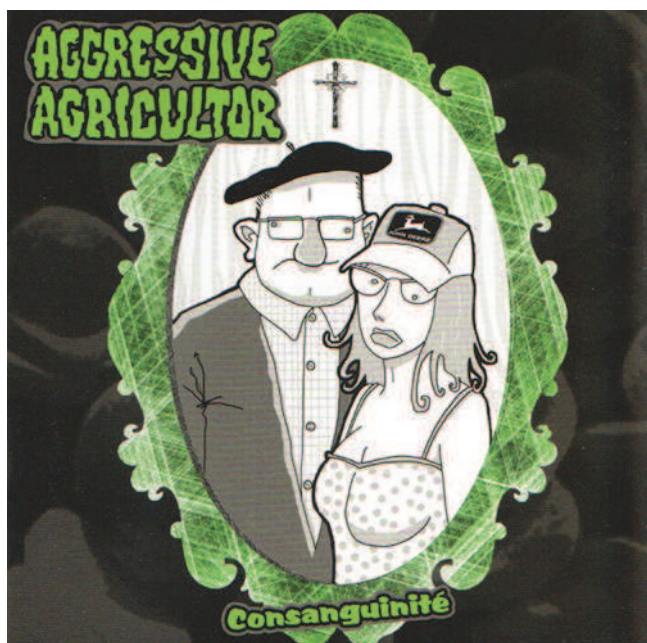
Prudents les Branlarians ! S'ils nous annoncent fièrement la sortie de leur 1er album, ils précisent aussi, on ne sait jamais, que ça pourrait être le seul. Vous savez ce que c'est, des petits cochons trop voraces, une illumination divine, une déclaration de guerre intempestive, et patatra, tous vos projets peuvent tomber à l'eau aussi soudainement qu'une banale envie d'uriner après quelques pintes de bière, sans prévenir et sans crier gare. On est bien peu de choses. Pour l'instant, ils semblent quand même plutôt bien partis dans la vie les Branlarians, du moins à en juger, justement, par ce 1er album. C'est pas pour dire, ni pour lancer des fleurs gratuitement, mais le missile est plutôt bien balancé. Les Branlarians c'est du ska-rock steady avec une touche de reggae, pour faire simple. Une formation classique dans le genre, guitare-basse-batterie-orgue-saxophone-trombone, de l'efficace et du juteux. Et les bougres savent se servir de leurs instruments, c'est pas l'école de l'harmonie municipale du village, c'est un vrai bon groupe, bien en place, rempli de joie de jouer, et bourré de vitamines. On est en plein cœur des 60's, tant pour le ramage que pour le plumage, si l'on en juge par la superbe pochette (c'est pas essentiel, mais c'est important aussi) où le groupe a trouvé le moyen de transformer le salon familial aussi bien en salle de répétition qu'en garage à scooter (ça doit être pratique pour faire le ménage). Le truc skanke et chaloupe comme sur les plages de Kingston, ou de Brighton, aux plus belles heures d'une décennie encore pleine d'insouciance. Roboratif et acidulé, ensoleillé et dilettante, chatoyant et cuivré. Rien que de très normal pour un groupe qui nous vient du Gers, pas franchement la région la plus tristouille qui soit, ce qui agit forcément sur le moral. J'avais découvert le groupe il y a quelques mois sur le volume 2 de la série de EP compilations "Rockin' races" (clin d'oeil aux "Wacky races" d'Hanna-Barbera, "Les fous du volant" en français) du label rennais Banana Juice, avec "Dirty western story", qu'on retrouve sur l'album, petit doublon de peu d'importance. Un album qui se partage à parts à peu près égales (j'ai pas compté non plus, ni chronométré, faut quand même pas déconner) entre instrus et morceaux chantés, de quoi contenter tout le monde dans les surprise-partys. Même si c'est leur seul album, ils auront au moins marqué les esprits, tout le monde ne peut pas en dire autant.

---

**AGGRESSIVE AGRICULTOR : Consanguinité (CD, Motocultor Prod/Mass Prod)**

Bah non, y a pas que dans les banlieues sordides ni autour des friches industrielles qu'on a la rage et qu'on pratique le punk vindicatif. Au milieu des champs aussi on peut être énervé, et pas seulement quand le Massey-Ferguson refuse de démarrer ou que la Noiraude a des états d'âme. Prenez Aggressive Agricultor. Z'ont pas dû voir un bout de bitume depuis leur dernière virée à la foire aux bestiaux voisine, ça ne les empêche pas de vouloir balancer du pavé comme tout le monde, même si c'est sur le garde-champêtre plutôt que sur une compagnie de CRS. Le symbole est le même, le résultat aussi, bien qu'à moindre échelle, et bien que ça ait moins de chance de faire l'ouverture du 20 heures de TF1. On ne peut pas tout avoir. Mine de rien, Aggressive Agricultor a quand même poussé son premier cri voilà pas loin de 30 ans. On ne dirait pas comme ça, tant nos jeunes amis ont l'air fringant, l'oeil malicieux et le bronzage juvénile. Ça doit être le grand air, ça entretient la forme. C'est tout au bout du bout de l'hexagone, dans le coin sud-ouest le plus reculé, du côté du six-quatre (traduction : les Pyrénées-Atlantiques, pour les cancren en géo), qu'Aggressive Agricultor décide de concilier labourage, pâturage et guitares électriques, tendance bio pour les deux premiers axiomes, tendance métal-punk pour le troisième (ils ont essayé l'inverse, mais ça ne le faisait pas, on se demande bien pourquoi, une guitare électrique, si ça tourne à l'éolien, c'est bio, non ?). Presque 3 décennies plus tard, marquées par les changements de personnel syndicaux, de longues vacances (presque 10 ans quand même, de 1996 à 2004, s'emmerdent pas) et 4 albums de punk rural, rustique et ruminant, Aggressive Agricultor remet la charrue derrière le tracteur (pas cons, ils savent comment ça marche, eux, pas comme nous, stupides citadins qui avons tendance à mettre le soc avant les taurillons, en même temps, je sais pas vous, mais moi, j'ai jamais vu une charrue de près, un taurillon, si, mais c'est une aventure qui serait trop longue à raconter, et comme je suis sûr que vous vous en branlez comme de votre premier bidon de lait...). Où j'en étais déjà ? Ah oui, la charrue derrière le tracteur. En fait, fallait comprendre un nouvel album dans les bacs, j'ai voulu litoter comme un vulgaire BHL, histoire de faire croire que j'ai des lettres, mais je sens bien

que vous fûtes peu réceptifs à mon petit effet épistolaire. Un nouvel album qui reprend les choses là où Aggressive Agricultor les avait laissées en 2011 avec le précédent, "Pigs not dead", à savoir un punk trapu, pas frelaté pour un fifrelin, élevé au gros rouge qui tache et au fromage bien fait, traité au purin naturel. Un punk en prise directe avec le quotidien d'une société dont on ne connaît finalement pas grand-chose, enfermés dans nos tours de béton, avec comme unique préoccupation de savoir si le supermarché voisin est encore ouvert, vu qu'on a oublié le sel pour aller avec les pâtes. Avec Aggressive Agricultor, on en apprend beaucoup sur les petits bonheurs de la ruralité, comme la consanguinité (un risque qu'on ne connaît pas dans les cités avec les tournantes), la traque de la miche de pain, la traite du taureau (Hein ? Quoi ? Comment ? On me susurre dans l'oreillette que c'est pas le taureau qu'on traite, mais la vache, comment voulez-vous que je le sache ? Hein ? Quoi ? Comment ? Si on traite un taureau ça s'appelle une branlette ? Ah oui, ça me revient, le taureau c'est celui qui a une grosse paire de balloches qui pendouillent, sacrés rognons, faut avouer), les OGM (en même temps, une fois que c'est dans la boîte de conserve, allez savoir si c'est du maïs bio ou du modifié à coups de seringue, c'est sûrement pas au géant vert de l'étiquette qu'on ira le demander), la joie d'acheter un tracteur neuf (c'est sûr, ça doit être autre chose que la dernière Audi), ou la fébrilité du prochain voyage à la ville (nous, c'est la crainte du prochain voyage à la campagne, et de ne plus sentir la fermeté sécuritaire du goudron sous nos petons délicats). Ils nous dressent aussi quelques portraits touchants de gens du crû, comme "Léon le gros porc" (sur l'air d'"Aglé et Sidonie", ça je connais, je regardais à la télé), "Marcel" ou "René le roi du métal" (où l'on apprend que même les campagnes les plus reculées sont également touchées par la grâce du hard-rock, ouf, on a eu peur). Tout ça m'a donné envie de m'oxygéner, m'en vais aller faire un petit footing dans le terrain vague derrière chez moi, en essayant d'éviter les vieux pneus et les flaques d'huile de vidange. Nous aussi on a nos petits coins de verdure, non mais.



#### **HAND OF BLOOD : Last call (CD, Reasons For Change Records/ Mass Prod)**

Et allez donc, le micro-climat rennais a encore frappé, et a fait naître un nouveau gang de fous furieux, Hand Of Blood. Manifestement, le cocktail lait-chouchen dans le biberon, ça fait pousser les dents plus vite et plus longues, ça prend aux tripes, et ça fait venir la rage. D'accord, sont plus vraiment des jeunots, ils ont poussé leur premier cri en 2006, et "Last call" est leur deuxième album, mais comme je ne les découvre que maintenant, pour moi c'est tout frais. "Last call", c'est 12 bastos d'un hardcore bien baston, avec la touche de old-school qui va bien, la lichette de métal qui vient armer le béton, le nuage de rock'n'roll pour l'authenticité, et juste ce qu'il faut de punk (voir la reprise de "Affected by them" d'"Exploited") pour mettre un peu de joie et de pogo dans le mosh-pit. Pour parachèver le tout, le groupe a enregistré ce disque tout seul, comme un grand, au moins, ça évite les prises de tête avec l'ingénieur du son et/ou le producteur (pour les plus nantis). Vive l'autarcie et la cuisine familiale. D'autant que, dans le cas de Hand Of Blood, autoproduction ne rime en rien

avec ratatination (sous-entendu du son). Ce disque pète de partout, avoine grave et cogne pire qu'un poids lourd sous anabolisants. N'écoutez pas ça au réveil, au saut du lit, sans préparation, sinon c'est le KO assuré. En revanche, après quelques pompes, un peu de punching-ball et 2-3 enchaînements, vous êtes fin prêt à affronter le déluge sonique qui vous attend. Et là, c'est la montée d'adrénaline assurée. En outre, je ne peux passer sous silence le superbe graphisme du bazar, qui illustre à merveille l'ambiance d'un concert où hardcoreux et métalleux jouent à frotti-frotta façon "viril mais correct". Ca sent le vécu.

#### **LOFOFORA : L'épreuve du contraire (CD, At(h)ome - [www.label-athome.com](http://www.label-athome.com))**

Sans précipitation exagérée, avec une belle régularité, Lofofora sort ses albums à une cadence honorable, tous les 3 ans, à la louche. "L'épreuve du contraire" est leur huitième album studio (à quoi il faut ajouter 2 live), alors que le groupe vient de fêter son quart de siècle d'existence. J'en connais beaucoup qui signeraient les yeux fermés si on leur proposait un deal pareil à la création de leur groupe. Certes, Lofofora n'a pas été épargné par les changements de personnel, et seuls Reuno et Phil résistent aux ballottements de la vie. Mais c'est pas ce genre de détail qui va les formaliser et les empêcher de continuer à prodiguer leur bonne parole métal fusionnée hardcore. D'autant que, ces quelques dernières années, le groupe s'est aussi fortement impliqué dans le collectif du Bal Des Enragés, faisant partie, avec Tagada Jones et Parabellum, des pères fondateurs du projet. Est-ce la confrontation à l'exercice, jamais aussi évident qu'il y paraît, de la reprise qui a fait évoluer Lofofora dans sa propre approche musicale ? Je ne saurais dire, mais, imperceptiblement, on sent bien que le propos n'est plus aussi direct et rentre-dedans. Là où Lofofora tapait d'abord et posait les questions ensuite, on sent que, maintenant, ils seraient plutôt enclins à la réflexion avant de se lancer tête baissée dans le combat. Musicalement, c'est pas que les choses aient beaucoup changé. Lofofora pratique toujours le métal dans ce qu'il a de plus viscéral, de plus mordant, de plus agressif, avec une petite touche hardcore pour faire virevolter le bazar, l'empêchant ainsi de s'enfoncer trop profondément dans le tellurique. L'évolution se situerait plutôt du côté des textes. Pas de panique, Reuno n'en est pas encore à chanter les fleurs et les petits zoziaux (même si cet album nous balance une "Romance" et une "Chanson d'amour"). Non, ce sont toujours les turpitudes de notre société qui motivent son besoin d'écriture, ses travers, ses dérives, ses paradoxes, ses injustices, voire son déclin ou sa déchéance. Sauf que là où, auparavant, son propos tenait du coup de gueule et du slogan coup de poing, aujourd'hui, les mots se font plus subtils, prennent des chemins détournés, empruntent parfois à la poésie (OK, urbaine la poésie, n'empêche), même si c'est pour arriver au même résultat. Disons que là où, avant, la parole atteignait plus facilement le reptilien qui reste en nous, aujourd'hui, elle oblige à plus de réflexion, ce qui n'est pas plus mal. L'analyse n'a jamais été un frein à la compréhension, au contraire, elle serait même plutôt un hommage à l'intelligence, ce qui ne peut que nous différencier des bas du front, extrémistes de tout poil qui, hélas, ont tendance à monopoliser la parole ces derniers temps. Il est même plutôt rassurant de se dire que nous sommes encore nombreux à ne pas succomber à cette facilité lexicale et linguistique. Lofofora fait partie du club.

#### **The EARLY GRAVE : Be here before you disappeared (CD, Delete Your Favorite Records/José Rec./Blackout Prod/A Monsters Tears Music)**

Les Vosges, ça doit être comme la Scandinavie, on s'y emmerde tellement durant les longues soirées d'hiver (les courses de schlitte, ça va un moment, mais ça ne fait pas un plan de carrière) que le dernier recours c'est le tricot ou le rock'n'roll. Le tricot peut certes avoir son charme, mais, question émotions fortes, c'est quand même pas Noël. Reste donc le rock'n'roll. CQFD ! Rien d'étonnant donc à ce que les groupes vosgiens envahissent notre espace vital. Et quitte à faire du rock'n'roll pour se réchauffer, c'est sûrement pas du côté de la pop fadasse qu'on se trouner, mais plutôt vers le punk, là où les guitares gratouillent la couenne et où les mélodies ont tendance à s'énerver. Pour Early Grave, c'est la scène emo-punk qui a fait fantasmer nos 4 gaillards quand ils étaient minots, il en est resté quelque chose quand la bise fut venue et qu'il a fallu monter sa petite association de musique récréative. La première impression qui nous saute au tympan à l'écoute de ce premier album, c'est le côté presque peinard du truc. Là où d'autres font dans le concours de vitesse, Early Grave a choisi de poser les choses, avec des compositions

maîtrisées, sans esbroufe, avec juste ce qu'il faut de retenue pour ne pas enfouir les mélodies sous des tonnes de note, dont la moitié, en général, ne sert à rien. Sans aller jusqu'au mid-tempo, les chansons de Early Grave sont néanmoins un chouia plus lentes que la moyenne punk habituelle, et c'est pas pour déplaire. Ça permet d'apprécier le travail d'écriture du groupe, plus proche de l'artisanat que de l'emboutissage à la chaîne. Mais ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, y a rien de gnangnan là-dedans, sont même capables de durcir le ton si besoin est ("Something new"), mais quand la chose n'est pas fondamentalement nécessaire, à quoi bon faire le kakou, au risque de connement sortir de la route. Le but n'est-il pas de l'atteindre, justement, si possible en un seul morceau ?

### **The CURSE : World domination (CD, Closer Records - [www.closerrecords.com](http://www.closerrecords.com))**

Après un premier album sur Pitshark Records l'an dernier, les suédois de the Curse se sont arrêtés un peu plus au nord, chez Closer Records, au Havre, pour faire paraître leur second opus en nos vertes contrées. En ce sens, ils marchent dans les pas de Rollon, leur lointain ancêtre viking (même si ce dernier n'était pas suédois, mais danois ou norvégien, les historiens hésitent encore), échoué sur les côtes de la Manche pour y fonder le duché de Normandie, avec le succès que l'on sait, puisque son descendant, Guillaume le Conquérant, ira prendre de force la couronne d'Angleterre. Pas des tondres ces Normands anciens. Pas plus que the Curse qui, eux aussi, se lancent régulièrement dans des raids dévastateurs à travers l'Europe. The Curse ne violent pas, ne pillent pas et ne tuent pas, mais on ne peut pas dire qu'ils laissent les villes visitées sans séquelles visibles de leurs exactions sonores. The Curse ne manient pas la hache, mais leurs guitares sont largement aussi affûtées et tranchantes. Leurs riffs puissants et énergiques ont fait tomber plus d'une muraille de préjugés, du moins chez ceux qui croient encore que la Suède se limite à Abba. Ah ah !!! The Curse, ce serait plutôt un subtil croisement entre les épopées sauvages des Nomads (n'avaient-ils pas invité Hans Ostlund, fameux manieur de guitare de ces derniers, sur leur précédent album ?) et des Hellcopters, pour rester chez leurs voisins directs, ou de Motörhead et du MC5, pour faire voile vers d'autres horizons (après tout, les vikings ont toujours eu une prédilection pour les monastères britanniques, et furent même les premiers à "découvrir" l'Amérique, juste retour des choses). En 12 titres (pour la version vinyl), the Curse assaisonnent un rock'n'roll chauffé à blanc, en fusion, un rock'n'roll capable de vous maraver le lobe temporal avec la même habileté que mettaient leurs ancêtres à forger une épée ulfberht. Dans les deux cas, l'arme est redoutable. Quant à la version CD, l'album propose 3 titres bonus, dont "Ferme la", adaptation, dans la langue de Charles le Simple, de "Shut your mouth", chantée par Tony Truant, lui-même normand d'adoption quand il intégra les Gloires Locales en 1980, à Rouen, avant de passer chez les Dogs l'année suivante. Finalement, tout se tient dans cette histoire.

### **MAUDIT TANGUE 2 (CD, Ravine Des Roques/Mass Productions)**

Deuxième volet de la série de compilations "Maudit Tangué", initiée par Ravine Des Roques, label de la Réunion, et que Mass Prod distribue en métropole. Le but de ces compilations est d'offrir un panorama du rock perpétré dans ce département d'Outre-Mer. Tous les groupes sont enregistrés en concert, et chacun se voit offrir la possibilité de graver 1 ou 2 morceaux. Le but étant de proposer un truc assez généraliste. Il faut prendre le mot rock au sens large, même si la plupart des groupes ont quand même des assises plutôt punk, mot à prendre, là aussi, dans une acception assez ventilée. Il est à noter que la prise de son est globalement très bonne. Si ce n'étaient quelques sons d'ambiance live au début ou à la fin de certains titres, on pourrait penser à une compilation studio, ce qui est déjà un bon point. On connaît assez de ces live crapoteux qui, certes, sont bourrés de spontanéité, mais qui sont quand même, parfois, une torture auditive. Pas de ça ici. Du côté des groupes, on en retrouve une poignée qui figuraient déjà sur le premier volume, Riske Zero, Golgot-VR, Circle-A, Black Babouk, Mothra Slapping Orchestra (après un changement de patronyme, puisqu'ils s'appelaient Mothra Quartet Orchestra précédemment, le "Slapping" adopté entre-temps faisant référence, j'imagine, à l'utilisation d'une contrebasse pour le moins dévergondée), Tukatukas, AOC. Et donc, quelques nouveaux, Orlando's, Pluto Crevé (ah ah, j'aime bien ce nom), Kilkil (du genre bien déjanté), Sutrah (du bon gros rock'n'roll des familles, dommage qu'ils n'apparaissent qu'une fois, j'en aurais bien repris une louchée), Thermoboy. Quant à l'idiome employé par tous ces jeunes agités, pas de jaloux, ça se partage à peu près à 50-50 entre le français et

l'anglais. Si exception culturelle réunionnaise il doit y avoir, c'est pas à ce niveau qu'il faut la chercher. Et pas ailleurs non plus, du moins à l'écoute des 18 titres de cette compil. Le rock'n'roll ou le punk sont des langages universels, la Réunion n'échappe pas à ce théorème, et on se demande bien pourquoi il en irait autrement. Une chose est sûre, à l'écoute de ces 2 volumes, on mesure le dynamisme de la scène rock et punk locale, qui n'a rien à envier à certaines régions métropolitaines. Sauf que, vu d'ici, on la connaît moins. D'où l'intérêt de ce genre d'initiative, qui permet de replacer le truc dans son contexte, tant il est clair que l'Outre-Mer, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, a bien du mal à faire entendre sa petite voix par-delà les océans. Si je prend mon cas personnel, qui doit être assez représentatif, il est clair que je connais mieux la plupart des scènes rock européennes, que celles de départements appartenant pourtant très officiellement au patrimoine "national". D'ailleurs, il serait bon de savoir s'il existe le même type d'initiative aux Antilles, en Guyane, en Polynésie. Sûrement. Et puis tiens, pour ne pas se coucher idiot ce soir, sachez qu'un tangué est une sorte de hérissou, d'origine malgache, introduit à la Réunion vers le 19ème siècle pour finir en ragoût ou en civet. Pas sûr que ce soit facile à replacer en société, mais dans le doute, vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas.



#### **442eme RUE LE LABEL**

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP  
16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland  
(CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4  
tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP  
3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE  
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)  
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -  
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the  
Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast  
(LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod  
code - Black vinyl - 23,5 €

**The HORNY BITCHES : Heart n guts (CD, Mass Productions - [www.massprod.com](http://www.massprod.com))**

On avait découvert les Horny Bitches en 2010 avec leur premier album, "13 reasons to fuck", sur lequel elles semblaient sérieusement titillées par leurs hormones (comme quoi il n'y a pas forcément que les mecs qui ne pensent qu'au cul). A l'époque, le groupe évoluait en trio. Aujourd'hui, avec ce nouvel album, on peut constater un menu changement chez les résidentes de Montréal (anglophones, faut-il le préciser, tant on a l'habitude, par chez nous, de croire que tout le monde, au Québec, parle français comme sous Louis XIV). Elles évoluent désormais en quatuor, une seconde guitare venant rajouter un peu de sauvagerie électrique dans un rock'n'roll déjà fichtrement sur les nerfs. Côté compositions, on est toujours dans le trash avec du poil autour, foncièrement sous la ceinture, classé X, qui ne donne pas franchement dans l'érotisme soft et romantique. Les gisquettes ont décidé de faire étalage de toutes leurs connaissances en matière de sexe, et on se doute bien qu'elles ne sont pas novices en la matière, traitant, en gros, de toutes les tendances sexuelles répertoriées par la sexologie moderne (ou passée, certaines civilisations dites "antiques" étant nettement plus progressistes que nos sociétés judéo-chrétiennes dans le domaine de la galipette horizontale). Selon vos propres préférences, il y a des chances que vous trouviez ici de quoi pimenter vos soirées body-body. A part la zoophilie, je n'ai guère constaté de lacunes dans leur lexique sexuel. Même s'il est vrai que ce genre de détail ne peut qu'interpeller un anglophile convaincu. Il est probable que la majorité d'entre vous n'écouteront les Horny Bitches que pour la musique. Et là, pas de souci, on trempe dans un méchant rock'n'roll qui fume comme un sapeur, qui picole comme un polonais, qui vous fouaille la tripaille comme un vulgaire Jack l'éventreur. Si, en matière sexuelle, les demoiselles semblent avoir potassé leur kamasutra illustré plutôt que Kant dans le texte, elles semblent avoir également assimilé toute la symbolique du rock'n'roll énergiquement travaillé au corps et forgé au marteau pilon, le modèle de 100 tonnes ayant vraisemblablement leur préférence. Si vous espérez trouver ici un quatuor de bécasasses directement sorties d'une émission de télé-réalité, vous pouvez passer votre chemin et plutôt vous taper les sorties de boîte à la mode ou un aller-retour sur les Champs-Élysées, les Horny Bitches ne sont définitivement pas de ces sucettes là. Au contraire, leur petit plaisir personnel, ce serait plutôt de botter du fion, de malaxer du bijou de famille, voire de balancer du coup de boule si jamais le respect venait à manquer du côté de la gent masculine. L'association des mots faibles femmes, les Horny Bitches, elles ne connaissent pas, ostie de tabarnak, comme on dit dans leur voisinage plus ou moins immédiat.



**INTERNET**

Nos amis suédois de **Chuck Norris Experiment** s'apprentent à sortir un nouvel EP, avec un extrait de leur dernier album, "Right between the eyes", en face A, et 2 reprises en face B (**WASP** et **Turbonegro**). Voilà qui devrait encore secouer les bibelots de mère-grand. Pour en savoir plus, une seule adresse : [www.chucknorrisexperiment.com](http://www.chucknorrisexperiment.com) @@@ Un nouveau label vient de voir le jour sur Paris, **Bullit Records**, qui, pour l'instant, ne prévoit de sortir que du 45t vinyl. Yeah ! Les 2 premières références sont **Western Machine** (garage-punk) et **Smash** (psyché-garage). Voilà qui met en appétit. Plus d'infos ici : [www.bullitrecords.com](http://www.bullitrecords.com) @@@ Le groupe pop-punk **New Found Glory** a un nouvel album sur le feu, "Resurrection". Infos supplémentaires : [www.newfoundglory.com](http://www.newfoundglory.com) @@@ Un nouvel album des mythiques **Buzzcocks** est lui aussi sur le gril. C'est le label américain **1-2-3-4 Go ! Records** qui va mettre le machin en orbite. Pré-commande possible directement chez eux : [www.1234gorerecords.com](http://www.1234gorerecords.com) @@@ [www.sandiegozoo.org](http://www.sandiegozoo.org)

Le **zoo de San Diego**, en Californie, est l'un des plus grands et des plus beaux du monde. Ce site est l'occasion de présenter quelques-unes des espèces les plus emblématiques qui y sont hébergées. Certes, il vaudrait mieux que tous ces animaux soient en liberté dans leur milieu naturel, mais l'homme prenant de plus en plus de place sur terre, il en reste donc, mécaniquement, de moins en moins pour ces animaux. Dans quelques décennies, hélas, les zoos seront les derniers refuges de plusieurs d'entre eux, qui auront disparu à l'état sauvage. L'homme est peut-être un loup pour l'homme, mais aussi et surtout pour les autres espèces. Tout ça pour dire que ce site met en ligne quelques vidéos mettant en scène des bêtes comme le **varan de Komodo**, l'**éléphant**, le **petit panda roux**, le **fennec**, l'**armadillo** (ou **tatou**), le **grand panda** (l'un des animaux vedettes du zoo, qui a déjà connu plusieurs naissances, fait rarissime), ou le **pécari**. Il y a aussi des webcams dissimulées dans divers enclos, comme chez les **tigres de Sumatra**, les **grands pandas**, les **koalas**, les **ours polaires**, ou les **orang-outans**. Une bonne manière d'en apprendre un peu plus sur toutes ces bestioles.



**[www.theastrozombies.com/](http://www.theastrozombies.com/)**

Site officiel du groupe psychobilly dijonnais **Astro Zombies**, histoire de vous familiariser avec un gang qui va bientôt fêter ses 20 ans d'existence. Pas mal. Sur ces pages, on va à l'essentiel, avec une courte biographie, une discographie (8 albums au compteur), les dates de concert, des photos, une boutique pour acheter les t-shirts (mais pas les disques), et une liste de liens en rapport avec le groupe. Simple, clair, efficace.

**[www.jimbalentstudios.com](http://www.jimbalentstudios.com)**

**Jim Balent** est un dessinateur américain qui a déjà bossé pour les 3 plus gros éditeurs de comics, **DC**, **Marvel** et **Dark Horse**, notamment sur des titres comme **Batman**, **Vampirella** ou **Catwoman**. Aujourd'hui, avec sa femme **Holly Golightly**, il produit ses propres séries, **Tarot**, **witch of the Black Rose**, **School bites**, **3 little kittens** et **Vampfire**, le tout au sein de sa propre maison d'édition, **Broadsword Comics**. Son site est évidemment le reflet de ses travaux les plus récents. On notera que Jim Balent a une prédilection marquée pour les personnages féminins, qu'il dessine admirablement, même si on a peu de chances de croiser de tels physiques dans la rue. C'est l'apanage de la bande dessinée que de créer de tels personnages idéalisés. Quant à la navigation, elle est un peu bordélique, mais, après quelques tâtonnements, on finit par s'y retrouver. De toute façon, il n'y a que très peu d'informations, il n'y a également aucune galerie, ce qui est dommage. En fait, le site est surtout axé autour de la boutique en ligne, sur laquelle vous pouvez commander les différents comics édités par Broadsword (quasiment introuvables en France, d'où l'intérêt), ainsi que des tirages spéciaux, ou des objets collectors. Pour connaisseurs de Jim Balent donc.



[www.rarecelebs.com/](http://www.rarecelebs.com/)

Vous avez toujours rêvé de voir votre actrice préférée en petite tenue ? Ce site est pour vous. Un genre qui se perd d'ailleurs sur la toile. En même temps, faut dire qu'il n'est pas facile de se renouveler avec un tel thème. Ce genre de site n'est guère alimenté que par 2 sources principales, les captures d'écran, saisissant, en instantané, l'image susceptible d'intéresser le spectateur, mais avec une définition proche du rachitisme chronique, ou les scans de magazines people qui, eux-mêmes, s'adonnent volontiers à la publication de ce genre de photos, souvent volées (avec nombre de photos prises à la plage ou au bord d'une piscine). Sauf que, dans le cas d'un magazine, si la photo n'est pas trop moche au départ, sa publication sur papier glacé reste acceptable, ce qui devient moins évident une fois scannée, la perte de qualité étant, de toute façon, importante. Donc, ce site vous propose une belle brochette d'actrices (et quelques chanteuses) américaines aux formes avantageuses plus ou moins bien mises en valeur, selon la tenue adoptée, le talent du photographe, ou les conditions de prise de vue. Quant à la rareté de la chose, suggérée par le nom du site, ne vous faites pas d'illusion, les photos proposées ici sont souvent déjà vues et revues. Mais quand on est fan, n'est-ce pas...

### ZINES

Voilà l'excellent label **Mass Productions** qui se lance dans le fanzinat, en faisant paraître le n° 1 de **Punkulture**. Mais, plutôt que de faire comme (presque) tout le monde aujourd'hui, un webzine, c'est un bon vieux zine papier que l'équipe de Mass Prod a décidé de faire paraître. D'ailleurs, le terme de fanzine est même assez peu adapté à l'objet, on peut carrément parler de magazine, sauf que vous ne le trouverez pas en kiosque, ni au Carrouf du coin. Ce premier numéro fait 64 pages, il est tout en couleurs, est imprimé sur papier glacé et tiré à 1000 exemplaires. On a fait les choses en grand chez Mass Prod. Le tout étant emballé sous une superbe double couverture couleur signée Marko "Blasting Dead", qui a également droit à son petit portfolio à l'intérieur, pour apprécier à loisir son travail graphique. Quant au contenu de Punkulture, vous ne vous étonnez pas d'apprendre que ça parle de punk, de punk et encore de punk, et que ça tourne essentiellement autour du label, avec des

articles consacrés en majorité à des groupes ayant, d'une manière ou d'une autre, des accointances avec l'asso rennaise. Les articles sont d'ailleurs classés par "catégories", avec les groupes français (Monde De Merde, Tulamort, Aggressive Agricultor, X Syndicate), les groupes étrangers, et y a du lourd (Agrotoxico, Raw Power, Argies, Devotos, Sensa Yuma, Poison Idea, Horny Bitches, Creepshow), les groupes bretons, qui méritent bien ça, vu qu'il en pousse au pied de chaque menhir (Suppose It's War). Listes non exhaustives, loin de là. Pour le reste, on a les chroniques de disques de rigueur, 2 galeries de photos, et la présentation de quelques activistes ou collectifs, comme le fanzine Rotten Eggs, le label Maloka, le guitariste (ex Holy Curse et actuel Keith Richards Overdose) et disquaire Polo, les festivals Crusty Fest et Kanivo Chaos, ou encore l'asso 8ème Avenue. Ça coûte 5 € l'exemplaire et ça peut être commandé, moyennant 1 € de port supplémentaire, à l'adresse postale de Mass Prod, au Jardin Moderne, 11 rue du Manoir de Sévigné, 35000 Rennes. A l'ancienne je vous dis. \$\$\$ La feuille d'info du collectif **Le Bokal** renaît de ses cendres. **Zoop Zine**, tel est son nom, parle, en vrac, de musique, de littérature, de politique, de la vie entre Bugey (ousqu'y fait frisquet) et Jura (ousqu'y fait froid), bref, de tout, un peu. Allez faire un tour sur le blog : <http://infokioskbokal.over-blog.com> @@@



**John SCHOOLEY : The man who rode the mule around the world (CD, Voodoo Rhythm Records - [www.voodooorhythm.com](http://www.voodooorhythm.com))**

Il en a fait du chemin le petit (hum !) John Schooley depuis ses prestations de guitariste garage-punk des Revelators. C'était au mitan des années 90. Depuis, il a quitté les vertes prairies du Missouri pour les pistes poussiéreuses du Texas, et, surtout, il a décidé de réduire la formule jusqu'à n'être plus, désormais, qu'un one man band. Même si on a parfois l'impression qu'il possède 4 bras et 4 jambes tant il arrive à donner l'illusion qu'il est un quintet à lui tout seul. Faut dire qu'entre sa batterie minimaliste et sa guitare double manche, il arrive aussi à jouer du banjo ("Clawhammer banjo medley") ou de l'harmonica. Conséquence de ce frichti instrumental, si le blues des origines constitue toujours la toile de fond de son univers musical, il a élargi sa palette en y intégrant du bluegrass (le deuxième effet banjo), du gospel, de la country, du garage (on ne se refait pas), du trash (écoutez la coda de "The man who rode the mule around the world", le morceau, qui part en dézingage bastingue intersidéral, dans l'espace on ne vous entend peut-être pas crier, mais on entend clairement le raffut de John Schooley). Ceci étant, le corps humain a aussi ses limites physiques, John Schooley ne fait pas exception. Du coup, faut bien inviter quelques potes autour

du feu de camp, comme Walter Daniels (Jack O'Fire, Big Foot Chester, South Filthy), harmoniciste omniscient, qui, à lui seul, est un condensé du style de Memphis, un vieil ami aussi, puisqu'on a déjà pu l'entendre sur des disques des Revelators ou des Hard Feelings, 2 des premiers groupes du père Schooley. Autre invitée, la violoniste Emily Burns McCloud. On aura compris que John Schooley n'est pas franchement la dernière sensation pop ou r'n'b à la mode. Avec son teint buriné (le soleil du Texas, c'est pas fait pour garder la peau claire), son apparence bourru de vieux baroudeur, sa petite épicerie instrumentale de campagne (les instruments acoustiques, c'est pratique, ça permet de jouer partout, dans le dernier bar miteux avant l'autoroute, au cul du camion, sur les rives d'un arroyo, sous le porche d'une ferme hors d'âge, voire même, luxe suprême, dans une salle de concert), sa musique cradingue, John Schooley est un troubadour moderne, qui se verrait bien parcourir le monde à dos de mulet s'il était sûr que la bestiole ne le laisserait pas en plan quelque part au beau milieu d'une forêt de cactus parce qu'elle en a décidé ainsi. Concession à la modernité, il a quand même préféré la sécurité d'un pick-up, un peu de prudence ne peut pas nuire à l'intégrité. Un disque à écouter en sirotant un verre de bourbon, c'est un pré-requis obligatoire, sous peine de passer pour un rustre de première bourre. Chez les hobos aussi on a du savoir-vivre.

---

### **The DEAD BROTHERS : Black moose (CD, Voodoo Rhythm Records)**

Il y a quelque chose de pourri au pays des coffre-forts et du chocolat. Prenez les Dead Brothers, normalement, ils auraient dû faire comme tout le monde, banquiers, horlogers, fromagers, des métiers sérieux quoi ! Au lieu de ça, nos cinq énergumènes ont préféré explorer le grenier de leurs grand-parents, en exhumer des instruments réformés, apprendre à en jouer, donner des concerts, et même, oui, tenez-vous bien, enregistrer des disques. La première chose qui vient à l'esprit quand on voit et qu'on écoute les Dead Brothers, c'est qu'on a à faire à une fanfare. Mais les choses ne sont pas si simples. Primo parce qu'une fanfare, c'est plutôt les cuivres qu'elle met en exergue, tandis que les Dead Brothers, eux, ce sont les cordes qui les font tripper. En fait, il n'y a même qu'un seul instrument à vent dans le bazar, une sorte d'hybride tuba-soubassophone, chargé d'assurer la rythmique, parfois en conjugaison avec diverses percussions (mais oubliez la batterie, trop banale). On entend bien aussi, de temps en temps, une guitare, acoustique ou électrique, selon l'humeur. Mais pour le reste, c'est un curieux assortiment de cordes pour le moins inusitées. Passons sur le violon, le banjo ou la mandoline, qui restent à peu près dans les normes, sauf quand ils sont utilisés de manière "expérimentale". Et, croyez-moi, les Dead Brothers savent vraiment faire sonner un violon comme un vulgaire crin-crin, tout en grincements apoplectiques. Mais la palme revient sans conteste à la vielle, cet instrument médiéval qui sonne comme un mix foireux de bombarde, de cornemuse et d'accordéon scrofuleux. Une fois les présentations faites, croyez-le ou non, les Dead Brothers sont capables, avec ce bric-à-brac, de nous balancer une collection de pépites country, bluesy ou folk, avec de sales relents orientaux, gothiques ou, osons le mot, punk. Comme je vous le dis. Jamais tout ça à la fois, bien sûr, mais associé au hasard des envies, des gueules de bois ou des poussées de fièvre. Ce qui donne des disques surprenants d'inventivité, décapants, décalés, et définitivement hors normes. Une popote musicale qui se niche jusque dans le choix des reprises. Ainsi, sur ce nouvel album, les Dead Brothers peuvent tout aussi bien faire un sort à Hank Williams, à Georges Brassens ou aux Thugs (du grand écart), que déterrer une danse suisse traditionnelle du 18ème siècle (quand on joue de la vielle, on n'est plus à ça près) ou se pencher sur le cas d'une sainte canonisée après être tombée folle pour avoir refusé d'épouser son père (il fut certainement un temps, dans les alpestres vallées reculées, où, si l'on voulait niquer, il fallait sûrement aller au plus près). Avec les Dead Brothers, on a rendez-vous avec une belle brochette de cinglés et d'allumés. Il y en a même un que se trimbale en bicorne, tel le légendaire Napoléon de nos asiles d'aliénés. On est dans une autre dimension, où la folie devient art, quand elle ne frise pas le génie. J'ose le mot. Mais je suis un fan indéfectible du groupe, donc je ne suis peut-être pas d'une impartialité tout à fait étanche. Mais j'assume.

### **Adam WOOD : Hang on (CD autoproduit)**

A chacun son Amérique. Pour Adam Wood, auvergnat bon teint, c'est celle d'une certaine forme de rock estampillé 70's qui lui sert d'horizon musical. Un rock enraciné dans l'herbe à bison comme dans la bouillasse de la Red River, donc plutôt du côté boogie de la force. Il y a chez Adam Wood quelque chose des primales ferveurs électriques d'un Dylan, quand ce dernier ne maîtrisait pas encore tout à fait les orages qu'il était en train de déclencher, il y a aussi quelque chose du Neil Young de Crazy Horse, loin des mièvreries west-coast de ce dernier, dont on se demande toujours quelle mouche a bien pu le piquer d'aller s'acoquiner avec les 3 autres burnes quand il aurait pu mettre le monde à sa botte avec ses éclairs électriques. Il y a aussi quelque chose de tous ces groupes de chevelus qui, dans la première moitié des 70's, récupéraient les miettes éparpillées d'un blues tentant vainement de s'accrocher à une modernité qui ne lui allait pourtant pas au teint, pour en faire une musique grassouillette, foutrement rock'n'roll, au sens le plus calorique du terme, les Black Oak Arkansas, les Allman Brothers Band, les Grand Funk Railroad, qui, du fin fond de leur Amérique de péquenauds, avaient déjà compris que le rock'n'roll ne pouvait plus se contenter d'accords maigrelets et de riffs anémiques, mais qu'il lui fallait se réinventer en grand pourvoyeur de watts et de décibels. Après, je ne dis pas que ce premier album d'Adam Wood a tout des cavalcades épiques de tous ces ancêtres qui se sont eux-mêmes cramés à tout ce que l'Amérique d'alors produisait de substances lysergiques, mais on en retrouve quand même quelques relents, quelques lambeaux, dans ce disque qui, à tout le moins, ne suit aucune mode actuelle, préférant jouer sur un retour de flamme gagnant, ou s'appuyer sur un concept hors du temps. L'éternel mouvement de balancier de la mode pourrait bien, à terme, lui donner raison, et lui reconnaître un certain sens de l'anticipation. Ce qui serait plutôt ironique. Mais, dans le domaine des modes, pas seulement musicales, on a déjà tout vu, alors...

---

### **EYES ON YOU Volume 2 (2CD, Closer Records)**

Souvenirs, souvenirs. 1987, durant sa première incarnation, le label Closer fait paraître une compilation avec 13 des meilleurs groupes français de l'époque, Fixed Up, Kid Pharaon ou les Thugs, entre autres. 27 ans plus tard, pour bien marquer sa résurrection, Closer donne une suite à "Eyes on you", avec ce second volume, qui présente 20 groupes d'aujourd'hui, dont la plupart sont évidemment issus de l'écurie du label. Au menu, Guttercats, Hope, les Dum Dum Boys, Mystery Machine, les Sonic Invaders, Radiocity Shakers, les Midnight Movers, les Fab Mods, les Romancee Counteez, Asphalt Tuaregs, Whodunit ou Little Green Fairy. Parmi les autres intervenants, tous cousins plus ou moins éloignés, on note les noms de Red Eye Ball, Indian Ghost, Bratchman (guitariste des Dum Dum Boys, qui officie aussi en solo), ou des Kitchenmen, nouveau groupe de Frandol, ex Roadrunners. Chacun y va de sa petite ritournelle, soit déjà parue, soit inédite, avec, dans cette dernière occurrence, une petite brochette de reprises savoureuses, les Buzzcocks pour Hope, les Barracudas pour Indian Ghost, Chrome Cranks pour les Dum Dum Boys. Une belle remise en route pour Closer, avec l'espoir que ce volume 2 connaisse le même impact que son grand frère voilà 27 ans. Même si ça n'est pas gagné, l'état du rock indépendant aujourd'hui n'ayant plus grand chose à voir avec le dynamisme qui prévalait à l'époque. Ce disque existe en vinyl, mais aussi en CD. Dans ce dernier cas, on a droit à un disque bonus complet, carrément, avec 18 vétérans des années 80 et 90, belle manière de faire le lien avec la compil de 87, que Closer aurait tout simplement pu choisir de rééditer (il me semble que, à l'époque, il existait une version CD de "Eyes on you", même si je n'en suis pas sûr, la mémoire me fait défaut, d'autant que, personnellement, c'est la version vinyl que je possède). Au lieu de ça, le label a préféré nous offrir de l'inédit, on ne va pas s'en plaindre, sauf ceux qui ne possèdent pas ce premier tome. Parmi ces groupes historiques, tous, ou presque, tombés au champ d'honneur, on en retrouve certains qui étaient déjà de la première petite sauterie, comme les Shifters, les Coronados, les Boy Scouts, les Batmen, les Scuba Drivers, les Shtauss, avec des morceaux différents par rapport à 87. Il y en a d'autres qu'on retrouve à 27 ans d'intervalle, mais par la bande. En 87, on avait Fixed Up (dont Closer vient de rééditer le premier album), non présent ici, mais dont le guitariste, François Lebas, qui préside aujourd'hui aux destinées d'Asphalt Tuaregs, se retrouve du côté "actuel" de la chose. Pareil pour Shredded Ermine's, de la sélection de 87, qu'on ne retrouve que partiellement aujourd'hui, par l'intermédiaire de son chanteur et guitariste Stéphan Hermlyn, à la fois en solo, du côté des vétérans, et avec son nouveau trio, Hope, du côté des groupes actuels. Et puis on a plaisir à retrouver les noms de quelques gangs plutôt jousifs, certains officiant à l'époque, d'autres venus après, comme King Size, les Jekylls, Holy Curse, les



Real Cool Killers, les Chasmbrats (trio rock'n'roll et électrique issu des Tambours Du Bronx), les Bad Losers, Wild Child, l'excellent groupe emmené par Little Jim, dont, si j'ai bien compris le message en filigrane, Closer pourrait prochainement éditer le troisième album, resté inédit depuis 1985, ou encore Totsonic, projet solo de Tot, ex créateur des Ambulances. Voilà qui nous fait remonter quelques vagues de souvenirs émus. Et il est amusant de constater que la sortie de ce volume 2 de "Eyes on you" suit de peu la parution, sur Pop The Balloon, de la double compilation "Livin' underground" qui, il y a quelques mois, se penchait pareillement sur les groupes français de la période 83/89, avec quelques groupes communs aux 2 projets. De quoi ne pas oublier une poignée de groupes qui ont égayé nos années 80, avec leurs guitares volubiles, au milieu du marasme new wave au synthétisme froid.

---

### Joey SKIDMORE : Now ! (CD, Mop Top Records)

Depuis quelques années, notre vieil ami Joey Skidmore a décidé de poursuivre une double carrière, musicale bien sûr, mais aussi cinématographique. 7 ans après "Ventriloquist doll", ce nouvel album est le reflet de cet activisme artistique multi-média, un album un peu fourre-tout, ce qui paraît normal pour un disque conçu et enregistré sur un laps de temps assez long, dans 4 studios, et avec 3 groupes, différents. Le disque s'ouvre sur "Kiki meets the vampire", première passerelle entre la musique et le cinéma, puisque "Kiki meets the vampire" est également le titre du nouveau film de Joey, dont la première a eu lieu le 19 septembre dernier à Kansas City. Ce film a pour vedette les Fossoyeurs, et notamment leur chanteur, Kiki, qui, une heure durant, tente d'échapper aux hordes de vampires lancées à ses trousses. La chanson, écrite par les Fossoyeurs, est donc enregistrée avec le groupe parisien. Autre chanson de l'album en rapport, même un peu lointain, avec le cinéma, "Mama told me (not to come)", une reprise du chanteur américain Randy Newman, chanson créée en 1966 par Eric Burdon avec l'un des derniers avatars des Animals, avant que les américains de Three Dog Night n'en fassent un n°1 en 1970. Le rapport au cinéma n'est pas tant dans la reprise elle-même que dans le fait que Joey Skidmore l'interprète en duo avec Jim Dandy, le chanteur de Black Oak Arkansas, et que Joey est justement en train de finaliser un documentaire sur Jim Dandy. Un Jim Dandy qui, accessoirement, faisait déjà quelques apparitions dans "Legend of the shoe man", le premier film de Joey, en 2010. Un coup en 3 bandes, d'accord, mais quand même. Pour le reste de l'album, c'est du Joey Skidmore pur jus, classique, 6 des 8 morceaux étant enregistrés avec son groupe de scène actuel, le guitariste Gary Paredes, le bassiste Cory Corbino et le batteur Kyle Hudson. Malheureusement, on ne trouve plus trace de Mike Costelow, le vieux complice de Joey depuis plus de 20 ans, qui tenait alternativement guitare ou basse selon les époques. En revanche, on trouve toujours, sur 4 titres, l'un des plus fidèles accompagnateurs de Joey, en studio, pas sur scène, le clavier Joe Terry, les 2 hommes se connaissant depuis l'époque des premiers groupes garage de Joey, au début des années 80, ce qui ne rajeunit personne. Fidèle à son habitude, Joey Skidmore nous offre la petite poignée de reprises syndicales sans lesquelles un album de Joey Skidmore ne saurait exister. Outre celle de Randy Newman déjà évoquée, on trouve du Blue Oyster Cult ("This ain't the summer of love") et du Stooges (le bluesy "Dirt"), 2 morceaux que Joey joue sur scène depuis plusieurs années déjà. 7 ans s'étant écoulés depuis l'album précédent, il était temps qu'il couche tous ces titres sur bande. Pour confirmer le côté patchwork du disque, celui-ci se clôt sur un titre, "Zombie boogie", enregistré avec le groupe BCR, un collectif qui oscille entre jazz déglingué, blues baltringue et expérimentations électroniques. Ce n'est pas la première fois que Joey enregistre avec ce groupe, avec qui il fait régulièrement des apparitions scéniques, et je dois admettre que l'expérience reste assez étrange. On est loin du rock'n'roll à guitares auquel s'adonne habituellement le résident de Kansas City. A noter, pour finir, que, outre ce nouvel album, son film et le documentaire à venir, Joey Skidmore planche également sur une anthologie qui devrait lui permettre de faire un petit bilan de sa carrière, démarrée officiellement, avec son premier EP, en 1981 (et Joe Terry était déjà de la partie, quand je vous disais), soit près de 35 ans de musique résumés en un bon gros CD (double ?) bien fourni. Les prochains mois risquent d'être encore bien occupés pour Joey Skidmore.



### IGGY AND THE STOOGES : Ready to die (CD, Fat Possum Records - [www.fatpossum.com](http://www.fatpossum.com))

#### James WILLIAMSON : Re-licked (CD, Foo-Manchu)

L'actualité se télescope pas mal dans la nébuleuse Stooges ces derniers mois, avec la sortie de ces 2 disques, au milieu desquels est venu s'intercaler le décès du batteur Scott Asheton, 5 ans après son frère Ron. Et, en ce sens, Iggy Pop fait preuve d'un humour noir ravagier avec le titre de ce qui est donc le nouvel album des Stooges. "Ready to die", pour les frères Asheton, c'est fait. Par contre, Iggy Pop paraît toujours aussi indestructible. Lui qui, en toute logique, avec tout ce qu'il s'est enfilé dans les veines dans les années 70, aurait dû mourir une bonne dizaine de fois, est plus fringant que jamais, à près de 70 ans. Pareil pour James Williamson, de retour au sein du groupe, pour remplacer Ron Asheton, comme il l'avait fait il y a 40 ans. L'histoire est un éternel recommencement, jamais ça n'aura été aussi vrai que dans le cas des Stooges. "Ready to die" est donc le cinquième album studio des Stooges, et leur deuxième depuis leur reformation de 2003. C'est aussi le premier de James Williamson depuis qu'il a repris sa guitare, après avoir pris sa retraite de cadre supérieur chez Sony. Un album qui, au regard de l'histoire chaotique du groupe, n'est pas si mauvais. Comme avec "The weirdness", en 2007, ne cherchez pas à retrouver la folie furieuse et destructrice des 3 albums parus entre 1969 et 1973, ce n'est pas le propos, d'autant que les protagonistes ont, eux aussi, forcément, 40 ans de plus dans les ratiche. On ne peut pas être et avoir été. Mais ce disque est fort honnête, une belle tranche de rock'n'roll plutôt énergique, avec des compos (10, signées Pop/Williamson, comme il se doit) qui se tiennent bien en société. Un disque qui reste bien supérieur aux derniers efforts solitaires d'Iggy Pop, qui n'avaient rien d'excitant ni de folichon. Et c'est donc le dernier disque de Scott Asheton, décédé au printemps 2014, qui a eu le courage de surmonter les séquelles d'un AVC, subi en 2011, pour enregistrer cet album, reléguant Toby Dammit, le remplaçant de Scott sur scène depuis cette date, au rang de "simple" percussionniste. Un départ en beauté pour le batteur, qui n'a jamais vraiment été estimé à sa juste valeur, y compris pendant les heures de gloire du groupe, encombré par les ombres envahissantes d'Iggy, de son frère Ron, et de James Williamson. Pas facile, dans ces conditions, de faire valoir ses droits à reconnaissance, ce qui est trop souvent le lot des batteurs. Quant à James Williamson, maintenant qu'il est à la retraite, le bonhomme a des fourmis dans les doigts. Normalement, un retraité, ça joue aux cartes, ça picole avec les copains, ça baguenaude par les champs et les prés, ça lit, ça regarde la télé, ça voyage organisé, ça radote sur le bon vieux temps, bref, ça se laisse vivre. Or moins est-ce là l'image qu'on s'en fait. James Williamson n'est pas taillé dans ce bois-là. Merde, on n'a pas été guitariste des Stooges pour rien, en tout cas pas pour cultiver ses tomates. Quand on a été guitariste des Stooges, c'est pour la vie. La preuve, c'est qu'il a déjà repiqué au truc. Et comme il a encore du temps libre, il s'est dit qu'il pourrait peut-être farfouiller dans ses archives et en tirer quelque chose d'exploitable. D'où l'idée d'exhumer une quinzaine de chansons écrites en 1973-74, au moment où les Stooges travaillaient sur "Raw power", puis sur un éventuel successeur, qui ne verra jamais le jour. Des chansons qu'on connaît déjà par coeur, puisque les démos de l'époque ont fait le bonheur de tous les bootleggers du monde connu depuis 40 ans. Des chansons que James Williamson a réenregistrées, avec l'aide des Stooges d'aujourd'hui, à savoir le saxophoniste Steve Mackay, le bassiste Mike Watt et le batteur Toby Dammit. Problème, de taille, il manquait un vocaliste à ce projet, puisqu'Iggy Pop n'y participe pas (a-t-il décliné l'offre ? ne lui a-t-elle pas été faite ?). Peu importe, James Williamson a fait chauffer son portable, et a appelé quelques amis à la rescousse. Et quand on s'appelle James Williamson, des amis, on en a plein son répertoire. Vous en connaissez beaucoup, vous, qui refuseraient de travailler avec un Stooge, même retraité ? Ce qui nous donne donc de nouvelles versions de quelques classiques posthumes des Stooges, avec une brochette de chanteurs à faire pâlir de jalousie les burnes du Rock'n'roll Hall Of Fame, et tous les organisateurs véreux de concerts caritatifs nauséux à l'extrême. Ce qui nous vaut d'entendre Jello Biafra sur "Head on the curve", Allison Mosshart (the Kills) sur "Til the end of the night" et "Wild love" (aussi connue sous le titre "My girl hates my heroin"), en duo avec Mark Lanegan (Screaming Trees, Queens Of The Stone Age) sur cette dernière, la torride Lisa Kekaula (Bellrays, Lisa & the Lips) sur "I got a right" (l'un de mes morceaux préférés des Stooges, toutes époques confondues) et "Heavy liquid", Nicke "Royale" Andersson (Entombed, Hellacopters, Imperial State Electric) sur "Cock in my pocket", les Richmond Sluts sur "Wet my bed" ou encore l'excellent Clint Ruin (alias J.G. Thirlwell, alias Foetus) sur "Rubber legs". Citons encore "Open up and bleed" avec la chanteuse texane Carolyn Wonderland ou "I'm sick of you" avec Mario Cuomo, des Orwells.



De nouvelles versions qui donnent une seconde jeunesse à ces titres usés jusqu'à la corde, que beaucoup d'entre nous se sont souvent passés en boucle, désespérant d'entendre un jour un nouvel album des Stooges, obligés donc de se rabattre sur ces pelletées de pirates qui égayeront nos rêves humides autant qu'électriques, et qui, surtout, étoffèrent sérieusement la discographie rachitique du groupe. James Williamson, à sa manière, apporte une nouvelle pierre à l'édifice, une pierre qui n'a rien de superflu, au contraire, qui aurait même tendance à consolider la baraque, même si celle-ci n'a plus rien de la Fun House des débuts. Au bout de 40 ans, un petit ravalement, ça ne peut pas faire de mal.

---

#### **VERSUS YOU : Moving on (CD, IC Music - [www.ic-music.com](http://www.ic-music.com))**

On ne peut pas dire que le Luxembourg soit réputé pour ses groupes punk. Pourtant, il y en a. Même si le pays n'est pas plus grand qu'un timbre-poste, qu'on a l'impression qu'il n'est peuplé que de banquiers, et que, en outre, la dite population, eu égard à la superficie du pays, devrait pouvoir tenir toute entière dans un stade de foot. J'exagère un peu, certes, mais, avec à peine plus de 500 000 habitants, on ne s'attend guère à voir traîner une guitare à chaque coin de rue. Versus You, donc, est luxembourgeois, et le groupe possède un CV déjà conséquent, comme quoi, c'est pas la peine d'être aussi proche de chez nous, et ne pas avoir fait de vagues jusqu'à nos rivages. En revanche, dans le reste de l'Europe, jusqu'en la lointaine Russie, pas de souci, ils ont déjà assuré leur réputation, à grand renfort de premières parties pas piquées du médiateur (No Use For A Name, NOFX, Propagandi, White Flag, avec qui ils ont sorti un split album, Adolescents, liste non exhaustive). Ils ont mis 10 ans pour en arriver là où ils sont, sans jamais s'endormir sur leurs lauriers. Belle preuve de pugnacité. "Moving on" est leur quatrième album. Je vous fais grâce des EP, singles et autres exercices compilatoires. Ça ne doit pas sentir le renfermé dans leur local de répétition, vu qu'ils sont toujours en vadrouille, sur la route ou en studio. D'ailleurs, ce petit dernier a été enregistré en Suède, histoire d'aller y humer une atmosphère propice au rock'n'roll et au punk-rock, sous la direction avisée de Chips Kiesbye, un nom qu'on a déjà vu sur des disques de Millencolin ou des Hellacopters, pas franchement un va-nu-pied le gusse. Ce qui tombe bien, vu que Versus You n'est pas non plus du genre à délayer le propos, à en rajouter des tartines, ni à faire des heures supp. "Moving on" c'est 12 titres en 30 minutes. Ça ne rigole pas. Un pop-punk tendu comme un string, sec comme un coup de fouet, affûté comme un Mélenchon en rogne. Avec eux, pas d'électro-prog-machin-chose. Mais s'il vous faut votre dose de pogo en apnée, vous avez frappé à la bonne porte, voilà l'article idoïno, taillé sur mesure, assemblé avec art, pas du "made in China" fabriqué par du gamin famélique à peine sevré. Laissons ça aux multinationales du textile et de l'électro-ménager, pour que notre grande distribution locale puisse se faire des couilles en or à coups de marges bénéficiaires dignes d'un roi du pétrole. Mais je m'égare. Bien, ne reste plus à Versus You qu'à tourner leurs regards vers l'occident, entre 2 virées orientales et septentrionales, et notre plaisir sera total.

---

#### **VLADIMIR HARKONNEN : Into dreadnought fever (CD, Mass Productions - [www.massprod.com](http://www.massprod.com))**

J'imagine que le nom de ce groupe allemand devrait dire quelque chose à pas mal d'entre vous, surtout aux fans de la série "Dune" de Frank Herbert, puisque le baron Vladimir Harkonnen est l'un des personnages principaux des 2 premiers tomes de la saga, l'ennemi des Atréides, la famille de Paul Muad'Dib, le héros. Mais là n'est pas le propos, même si le groupe n'a sûrement pas choisi ce nom par hasard. Vladimir Harkonnen est originaire de Kiel, sur la rive droite du Rhin, à l'autre extrémité du pont qui relie la ville à Strasbourg. Difficile de faire plus proches comme voisins. Et pour ceux que la généalogie intéresse, signalons que Philipp, le chanteur, est celui-là même qui officiait au sein de Bonehouse, autre furieux combo de punk-rock'n'roll de la fin des 90's et du début des années 2000. Vladimir Harkonnen propose un mélange musclé de hardcore, de métal et de thrash qui vous saute au museau tel un facehugger taquin, tant qu'à rester dans le référentiel sci-fi. Le truc qui s'accroche teigneux et vous fait un lustrage facial avec liposuccion intégrée et épilation comprise. Avec Vladimir Harkonnen, finis les points noirs et les rides disgracieuses, ne reste que le crâne soigneusement nettoyé de tout le superflu. "Into dreadnought fever" est le deuxième album du groupe, 1 an seulement après le précédent. Perdent pas de temps les teutons, on bat le fer tant qu'il est dans la plaie, et qu'il y a encore de la dévastation à assurer. Faut en profiter tant qu'on est chaud, après, vous savez ce que c'est, on prend du bon temps, on se ramollit, on

a des goûts de luxe, et la sainte trilogie viol-pillage-tuerie n'a plus la même saveur. On en a même vu renoncer à ces savoureuses réjouissances et leur préférer la vie de palais. Pour l'heure, cette décadence morale ne semble pas guetter un groupe qui se moque de la douceur de vivre comme de ses premiers calinoux maternels. "This ain't a lovesong" disent-ils, et on ne peut qu'acquiescer. Ah oui, je ne vous ai pas encore dit, Vladimir Harkonnen chante en anglais (what else ?), même sur "Schlank und knackig zwei wochen", une chanson au titre pourtant tout ce qu'il y a de plus german. Ils ont aussi de l'humour, y a pas de raison, ça aide à dédramatiser, d'autant que le propos général n'est pas franchement à la gaudriole ni aux tirlipinpons. Sont même du genre à explorer les côtés les plus sombres de l'humanité pour mieux les répertorier et les dénoncer. De la pollution au néo-esclavagisme, de la guerre au néo-nazisme, y a du boulot, sont pas au bout de leurs peines s'ils veulent éradiquer la connerie humaine. Au moins, on ne pourra pas leur reprocher de ne pas avoir essayé.

---

#### **FUCKING INVINCIBLE : It'll get worse before it gets better (CD, Reflection Records)**

On ne va pas y aller par 4 chemins, on va être aussi direct que Fucking Invincible, cet album est un véritable uppercut, du genre à asséner le KO recta, sans possibilité de parer le coup, ni même de le voir venir, et encore moins d'y résister. 14 titres en 14 minutes. Pas besoin de vous faire un dessin. Ça avoine dru. Me demandez pas d'où sortent ces énergumènes, je n'en sais fichtre rien. Apparemment, ils ont tous un casier judiciaire long comme le bras, issus d'une scène hardcore d'où ils tirent leur substantifique moelle, sauf qu'ici, leur hardcore est ultra-violent, teigneux comme un grizzly qui aurait laissé traîner ses coucougnettes dans une fourmière, avenant comme une armée de djihadistes en pleine crise de foi, aussi amical qu'un sympathisant du FN baguenaudant à la fête de l'Huma. C'est bien simple, mon lecteur CD y va de son mosh pit perso dès que le laser accroche le premier accord, et croyez-moi, mieux vaut planquer la porcelaine. C'est bien simple, ma rue est devenue un champ de ruines depuis la première écoute du bazar. Et comme j'ai tendance à appuyer frénétiquement sur la touche "replay", je vous laisse imaginer le résultat.

---

#### **ABSURDITY : Undestructible (CD, Urban Death Records - [www.urbandeathrecords.com](http://www.urbandeathrecords.com))**

"Ce qui ne me tue pas me rend plus fort". Absurdity a fait de cette petite phrase de Nietzsche (qui n'a pas dit que des conneries), extraite du "Crépuscule des idoles" (tout un symbole), son propre credo. D'autant que le groupe sait ce qu'il en est, lui qui a failli stopper net ses activités après la sortie de son premier album, en 2011, quand 2 de ses membres décident d'aller voir ailleurs s'ils n'ont pas mieux à faire. Pile au moment où Absurdity commençait à réfléchir à un second album, ça tombait plutôt mal. Mais ce qu'il y a de bien quant on a plein de potes, c'est qu'on trouve vite des gens pour combler le vide. C'est ce qui s'est passé, ce qui permet donc à Absurdity de revenir aujourd'hui, plus fort que jamais. Entre temps, une autre évolution s'est faite dans le groupe. Pas tant dans la musique, ça reste du death-métal à la base, avec quelques touches mélodiques, et un chouïa de zigouigouïs électro pour lier le tout. C'est rentre-dedans, agressif, et bien bourrin. L'évolution, ce serait plutôt dans les têtes et les thèmes d'inspiration. En effet, si "D:/evolution", le premier né, donnait dans un pessimisme largement inspiré par la morosité de nos sociétés capitalistes et consuméristes, qui n'en finissent plus d'agoniser, "Undestructible", malgré que le ton se soit un poil durci musicalement, paraît, paradoxalement, plus positif. En tout cas plus combatif, c'est indéniable. En même temps, il est vrai que, si l'on se sent peu enclin à succomber à la première crise de spleen venue, on a tendance à avoir la rage communicative et la hargne solidaire. Et ça transparait forcément dans ce qu'on fait. Dans le cas d'Absurdity, dans leur musique et leurs disques. CQFD ! J'ajouterai un mot sur la pochette cartonnée, avec son intérieur dépliant façon pop-up, qui permet d'y ranger le CD, ingénieux, même si j'imagine que ça doit coûter la peau du postérieur à fabriquer, mais le rendu est surprenant, en même temps que pratique.



**Andre WILLIAMS and the GOLDSTARS b/w KING SALAMI and the CUMBERLAND THREE (Split LP, Be Fast !!! - <http://labelbefast.blogspot.fr/>)**

Un split album qui fait le grand écart entre 7 décennies, c'est pas si fréquent, ni très banal. C'est pourtant ce que nous propose le label Be Fast !!! A ma gauche, Andre Williams, un survivant, bientôt 80 balais au compteur, plus toutes ses dents, loin de là, mais une énergie intacte. Son premier acte de bravoure, c'est le single "Bacon fat", en 1957, sur un label de Detroit, Fortune. Andre Williams est un adepte forcené du sleazy blues, ce blues salace qui n'explore l'âme humaine que sous la ceinture. Après quelques autres succès durant les 60's, Andre Williams traverse les 3 décennies suivantes comme une épave ballottée par les flots déchainés, junkie, homeless, il vit dans une pauvreté que ses travaux pour Ike Turner ou Parliament/Funkadelic ne parviennent guère à illuminer. Puis, miracle, en 1998, Andre Williams revient d'entre les morts-vivants avec son album "Silky". Depuis, grâce à ses associations avec de jeunes branleurs qui pourraient être ses fils, voire ses petits-fils, il continue de surfer au sommet d'une vague rhythm'n'blues certes un poil moins sauvage qu'au temps de sa belle jeunesse, mais qui pourrait néanmoins en remonter à plus d'une calamité r'n'b actuelle, qui n'ont pas le millième du talent du bonhomme. Sur ce split, et ses 5 titres, que des originaux, Andre Williams est accompagné des Goldstars, un groupe de Chicago qui assure le hamburger, et qui soutient papy Andre avec sincérité et efficacité. Il y a même quelques invités, notamment sur un "Nightclub" moite et enfumé, Nash Kato, chanteur et guitariste de Urge Overkill, et Sarah Cram et Kathy Ruestow, les 2 chanteuses des Diplomats Of Solid Sound. Une chose est sûre, Andre Williams ne semble pas avoir l'intention de raccrocher de sitôt. Comme Molière, il pourrait bien mourir sur scène, ce qui ne serait sûrement pour lui déplaire, surtout devant un parterre de jeunes et jolies donzelles. A ma droite, King Salami and the Cumberland Three, un groupe qui se crée à Londres en 2006, soit 50 ans après le premier single d'Andre Williams, qui ne devait sûrement pas se douter, à l'époque, qu'il ferait des adeptes chez ces jeunes voyous venus des 4 coins de la planète. Un chanteur français, un bassiste japonais, un guitariste espagnol, un batteur caribéen, il n'y a que l'Angleterre pour générer un tel melting-pot musical. D'autant que les lascars décident d'emblée de tricoter une savante mixture de rhythm'n'blues et de rock'n'roll dopée aux amphétamines, nourrie au concentré de caféine, propulsée au nitro-méthane. King Salami and the Cumberland Three sont les rejetons illégitimes des Trashmen et de Screamin' Jay Hawkins. Rien que ça. Eux aussi balancent 5 titres sur leur face, mais en presque 2 fois moins de temps que papy Williams de l'autre côté, c'est dire si ça pulse. Parmi ces titres, pour bien montrer qu'ils ne sont pas sectaires, ils reprennent du Bobby Darin (l'un de ces nombreux chanteurs pop aseptisés du début des 60's), du Bobby Peterson (vrai rhythm'n'blues millésimé 60) et du Trini Lopez (gentil rocker propre sur lui du début des 60's), ça ratisse large. Eux aussi ont fait venir quelques potes en studio, Paul-Rooney Angel, de Urban Voodoo Machine, qui envoie un harmonica assassin nettoyer "Just my kind", et le saxophoniste Dutch Bulbfield sur "Mama get your hammer", la reprise de Bobby Peterson, Dutch qu'on peut voir parfois sur scène avec King Salami, cinquième membre intérimaire en quelque sorte. Pour être complet, signalons que le disque est en vinyl vert, ce qui ne gêne rien.

**Marc VILLARD : Sharon Tate ne verra pas Altamont (Cohen&Cohen - [www.cohen-cohen.fr](http://www.cohen-cohen.fr))**

On a coutume de dire que le concert des Rolling Stones à Altamont, Californie, le 5 décembre 1969, sonne à la fois la fin de la récréation 60's et le glas des rêves hippies. C'est un tantinet réducteur, mais pas complètement faux non plus. Techniquement parlant, les années 60 ne se termineront qu'un an plus tard, le 31 décembre 1970, avec force cotillons un peu partout autour du monde. Le calendrier grégorien adoptant le système décimal, une décennie se clôt donc sur un multiple de 10. Ca, c'est pour les calculateurs cartésiens. Quant aux utopies hippies, elles ne sont pas tout à fait mortes à Altamont, elles perdureront encore plusieurs années, notamment à travers les errances sonores et musicales du rock progressif, voire même à travers une sono mondiale emmenée par la locomotive reggae. En effet, quoi de plus hippie qu'un rasta ? Ceci étant, l'année 1969, c'est vrai, a été salement rude pour les hippies, embourbés, au propre (hum) comme au figuré, de manière prémonitoire, dans les ornières vaseuses et les piscines marécageuses improvisées des champs de patate de Woodstock. On peut en effet voir dans les orages qui se sont abattus sur ces centaines de milliers de hippies les nuages noirs qui, de la guerre du Viet-Nam au renouveau du libéralisme sauvage, pour faire court, vont sérieusement plomber l'ambiance des 5 décennies à venir. Pour le coup, l'insouciance supposée des 60's

fut sérieusement malmenée à Woodstock. Quant à Altamont... Dans son roman, Marc Villard n'évoque pas Woodstock, sinon en très léger filigrane. En revanche, il dessine une large courbe au dessus du rêve hippie. Avec un point A, la mort (le meurtre ?) de Brian Jones, le lutin blond des Rolling Stones, qui a illuminé les disques du groupe de son inaltérable soif de découvertes sonores, sans parler de son purisme blues dont Mick Jagger n'aura que faire par la suite. Brian Jones meurt dans sa piscine de Cotchford Farm (l'ancienne demeure de A.A. Milne, l'auteur de "Winnie l'ourson") le 2 juillet 1969. A partir de là, tout se barre en couille. En effet, la ligne tracée par Marc Villard se termine sur un point C, le concert d'Altamont, donc, ramenant le point focal sur les Stones, en passant par un point B qui, a priori, n'a rien à voir avec les deux événements précédents. Ce point B, c'est l'assassinat, le 9 août 1969, de l'actrice Sharon Tate, dans sa villa de Los Angeles. Sharon Tate était jeune, 26 ans, elle était belle, elle avait du talent, elle avait épousé son pygmalion, Roman Polanski (tous deux sont inoubliables dans "Le bal des vampires"), et, pour couronner le tout, elle était enceinte. C'est d'ailleurs probablement ça, plus que la sauvagerie de ses assassins, qui se sont acharnés sur les cinq personnes présentes ce soir-là dans la villa, qui va émouvoir l'Amérique entière. Dans ce pays pourri de religion, assassiner une femme enceinte est probablement le truc le plus impardonnable qui soit. Tout le monde sait que ce sont des membres de la "Famille" de Charles Manson qui ont commis ce quintuple meurtre, même s'ils ne savaient pas qu'étaient leurs victimes. Le gourou les avait envoyés là croyant y trouver le producteur Terry Melcher, le précédent occupant de la villa, qui avait éconduit Manson quand ce dernier lui avait demandé de l'aider à enregistrer un album, après qu'il lui ait été présenté par Dennis Wilson, le batteur des Beach Boys. Album qui sortira finalement en 1987, mais c'est une autre histoire. A priori, donc, aucun lien entre l'assassinat de Sharon Tate et les Rolling Stones. Surtout que Manson, ce qui le faisait bander, outre les filles de sa tribu, c'était les Beatles, et leur double album blanc fraîchement sorti. Sauf que Marc Villard introduit dans sa relation des événements un fil rouge, le personnage de Sheryl Gibson, qui va faire le lien entre ces événements. Sheryl Gibson est membre de la "Famille", elle fait partie de l'expédition du 9 août, sans participer directement aux assassinats, ce qui permet à Villard, du coup, d'insérer ce personnage fictif dans la réalité. Parce que Sheryl Gibson, de fil en aiguille, après avoir fui la "Famille", finit par rencontrer un jeune noir, trafiquant d'armes, Meredith Hunter, avec qui elle assiste au concert d'Altamont. Meredith Hunter, c'est ce jeune noir qui est tué à Altamont, juste devant la scène, pendant le concert des Stones, par les Hell's Angels qui "assurent" le service d'ordre du festival. Sans vouloir disculper les Hell's, qui n'ont pas franchement été de tendres agneaux tout au long de la journée, Marty Balin, le chanteur de Jefferson Airplane, peut en témoigner, lui qui s'est pris un coup de queue de billard qui l'a étendu pour le compte, Hunter, juste avant de mourir sous les coups des Hell's, brandit bel et bien un flingue au milieu des spectateurs. Les Hell's prétendront plus tard que c'était en direction de la scène. Sur les images tournées par les frères Maysles pour leur film "Gimme shelter", on voit Hunter tenir un flingue, effectivement, sans qu'on puisse affirmer qu'il visait Mick Jagger, comme l'affirment les Hell's. De toute façon, le résultat est le même pour Hunter. Marc Villard, grâce à sa pirouette épistolaire, parvient donc à raccrocher l'assassinat de Sharon Tate, qui, au passage, outre Altamont, n'a pas vu non plus Woodstock, le festival se déroulant une semaine après sa mort, à cette autre mort brutale de 1969, celle de Meredith Hunter. Le roman étant assez court, moins de 100 pages, le style de Marc Villard est sec, abrupt, tranchant comme les lames des couteaux ayant assassiné Sharon Tate et ses amis, et Meredith Hunter, cinglant comme une prise d'acide ou de LSD, substances stars de ces années hippies. Au final, le roman raconte moins l'histoire de Sheryl Gibson, et ses errances pré et post-Altamont, que l'improvisation chaotique et anarchique ayant présidé à l'organisation du festival, et à son déroulement. Marc Villard a bossé son sujet, et délivre un compte-rendu fidèle des événements d'une journée coup de poing, dans tous les sens du terme. Notons qu'il s'agit d'une réédition de ce roman, initialement paru en 2010 chez Biro. On a perdu au passage les photos qui illustraient l'édition originale, mais on y gagne une petite baisse du prix de vente, ceci compensant cela. D'autant que les dites photos sont largement disponibles ailleurs, notamment sur Internet. Une réédition qui marque le 45ème anniversaire de cette série d'événements tragiques. Une occasion qui en vaut bien une autre.

